

par excellence, celui non pas d'une liberté indéfinie – qui est pis que rien, *i.e.* la phase terminale de l'onanisme intellectuel – que notre époque glorifie à contre-sens, mais d'une libération graduelle – d'une guerre amorcée contre les faux-semblants et les « mille scènes de faux oracles » dont la parole poétique est ensemble la cause et le remède.

Robin Sevestre

Éric Chauvier, *Le Revenant*, Allia, 2018, 80 p., 7,50 €.

Baudelaire est de retour. Était-il d'ailleurs parti ? On peut en douter : *Les Fleurs du Mal* figurent encore – pour combien de temps ? – dans les programmes des lycées, des universités ; ces poèmes et plus encore la figure de ce « dandy » des lettres paraissent toujours concerner une jeunesse cherchant de l'or au milieu de la boue. Le récit d'Éric Chauvier met en scène un Baudelaire revenant parmi nous, errant dans notre société comme un zombie – le mot est souvent écrit –, parsemant les rues et trottoirs de Paris de ses poèmes, mais plus encore inspirant une posture que l'on reconnaît par ailleurs comme étant celle du poète intempestif, celui qui parle dans le désert et que Platon avait mis à la porte de sa *République*. Récit alerte, vif, que l'on devine considérablement nourri d'une lecture baudelairienne – le contraire en aurait été étonnant, mais nous ne nous étonnons plus de rien – et au-delà d'une interprétation des poèmes et de ce que diffuse cette posture inspirée par une critique, mais, il faut bien l'avouer, également nourrie par une certaine réalité des faits.

On pourrait maintenant avoir le courage d'énoncer un fait connu : certains poètes du XIX^e siècle – eu égard aux poètes encore vivants, nous ne parlerons pas du XX^e – ont été singulièrement invivables, imbuables – ce qui est un comble ! – comme hommes, en deux mots infréquentables, pourrissant la vie quotidienne de leurs semblables : Rimbaud crachant et même plus dans les bottes de son ami Charles Cros, Baudelaire provocateur impénitent,

Verlaine assoiffé et violent, enfin pardonnons-leur parce qu'ils sont poètes et évidemment poètes d'une qualité rare. Débarrassons-nous d'une idée toujours d'actualité : on ne demande pas aux grands écrivains d'être des hommes exemplaires, des êtres empreints de sagesse, de mesure et de bonté, mais d'écrire et de faire œuvre dans le champ de la littérature ; cette idée aiderait les Jocrisse et Tartuffe à renoncer à épurer les listes des commissions et autres commémorations... Le récit de Chauvier pose, entre autres questions, celle de la figure représentative d'une œuvre bientôt dépassée par la trace laissée par la posture de l'écrivain. Le cas Baudelaire montre un accord entre l'œuvre et la posture, ce qui n'est pas toujours le cas, les vers des *Fleurs du Mal* pouvant, si on les lit bien, être fondamentalement subversifs et dérangeant, tout comme la quasi-mutité d'un homme atteint par la maladie. Première question posée de façon induite que l'errance du revenant place au premier plan.

Curieuse, mais féconde idée donc de nous montrer un Baudelaire revenant hanter notre société et errant dans les rues parisiennes. Il est vrai que ce paria en rencontre d'autres, car, en ce domaine, nous sommes bien servis, plus qu'il n'en faut, notre libéralisme accordé à un humanisme bien-pensant permettant de laisser en marge ce qui ne convient pas afin de s'en apitoyer. Cependant Baudelaire leur échappe, pied de nez à la fois social, littéraire et philosophique : le poète et ses vers ne se laisseront jamais circonscrire par une lecture, quelle qu'elle soit, de toute façon réductrice. *Les Fleurs du Mal* résident dans un au-delà de l'interprétation montrant ici ses limites. Ce récit d'Éric Chauvier entend restituer une actualité du texte baudelairien, mais aussi de la figure poétique accompagnant l'œuvre. Elle est multiple : le Baudelaire méprisant le genre humain pour les veuleries dont il est coutumier, soufflant « les lampes » et « se cachant dans les ténèbres » n'est pas trop mis en valeur, ni finalement l'écrivain et le critique d'art, mais cela ne figure pas dans le dessein d'Éric Chauvier qui est tout autre. Il s'agit en quelque sorte de nous montrer, en bon antimoderne qu'il est, que Baudelaire n'a pas fini de nous hanter et de rôder dans la littérature française, malade de

ses vers et de ses mots. Cela est sans doute le plus important, au-delà de la figure de l'errant : affirmer sans ambages que *Les Fleurs du Mal* ne seront jamais fanées, tout au plus pâmées « dans un coin ». Un soir de lassitude et de lucidité, errons donc avec ce revenant singulier dans les rues de Paris afin de comprendre que le monde est à la fois merveilleux et horrible.

Jean-Yves Casanova

Didier Laroque, *Le Dieu Kairos*, Champ Vallon, 2018, 240 p., 20 €.

Sublime et roman

Spécialiste du sublime en architecture¹, Didier Laroque a composé un roman qui surprend. Son *Dieu Kairos* relate une longue attente : non un temps d'inertie, mais une période mouvementée (entre 1938 et les années 1970), au cours de laquelle deux hommes, Jean et Henri, espèrent accomplir, l'un, un acte héroïque ; l'autre, une grande œuvre littéraire. Le sublime, qui est, d'après la lettre-traité fondatrice du Pseudo-Longin (un anonyme contemporain de Tibère), la perfection du discours et « l'écho de la grandeur d'âme », constitue le commun intérêt de Jean et d'Henri, ainsi que la cause de leur amitié. Jean, désirant l'héroïsme, paraît cependant avoir pour but d'être immortalisé par l'œuvre de son ami Henri, le futur écrivain : la réalisation littéraire est le tout des deux hommes – on le découvre au fil du progrès de la narration. Aux dernières lignes, l'apprenti romancier se révèle l'auteur du roman intitulé *Le Dieu Kairos*.

Le Dieu Kairos donne le sublime comme l'objet d'une recherche patiente et obstinée. Afin d'en être le véhicule, il conviendra d'apprendre à surpasser l'amour-propre suivant une connaissance plénière du dénuement (cela illustre une conception que Laroque a exprimée dans un ouvrage de philosophie morale antérieurement

1. – Il est l'auteur de *Sublime et architecture*, Paris, Hermann, 2010.